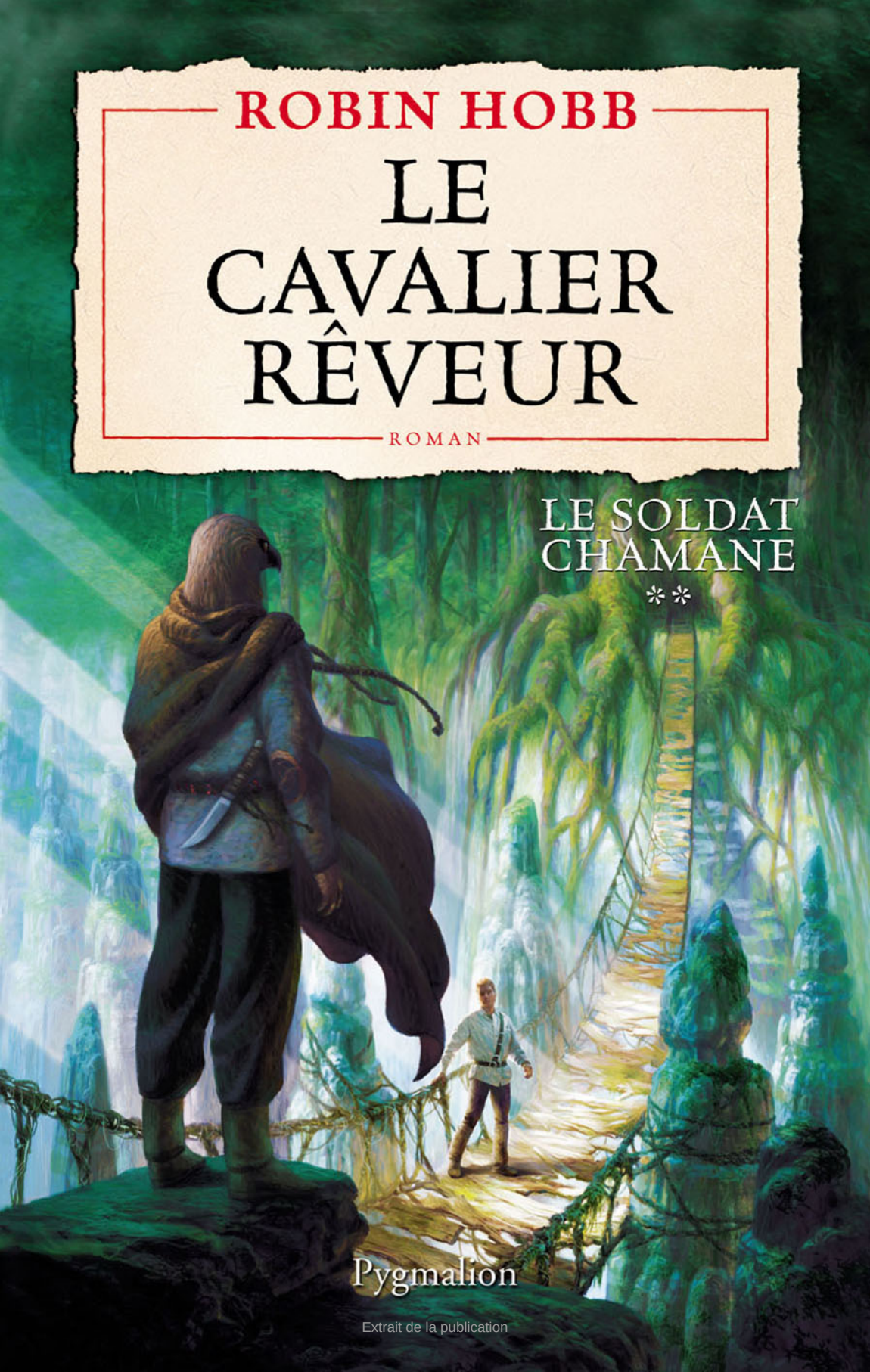
ROBIN HOBB

LE CAVALIER RÊVEUR

ROMAN

LE SOLDAT CHAMANE

**



Pygmalion

Extrait de la publication

ROBIN HOBB

LE CAVALIER RÊVEUR

Le Soldat chamane

* *

Jamère Burvelle poursuit ses études à l'École royale de cavalerie, mais l'antagonisme entre fils d'anciens et de nouveaux nobles croît toujours, attisé par le directeur de l'établissement qui prend des mesures de plus en plus draconiennes pour expulser les élèves de la nouvelle aristocratie. La tension mène à des affrontements qui, pour être sournois, n'en sont pas moins violents.

Pris dans cette tourmente, Jamère doit, en outre, faire face aux exigences de la femme-arbre qui, dans ses rêves, lui ordonne de chasser les « envahisseurs ». Déchiré par les conflits qui bouillonnent en lui, influencé par sa fantasque cousine qui cherche à l'entraîner vers le monde du spiritisme, il s'efforce, pour ne pas sombrer, de s'agripper aux principes rigides de son éducation. Mais un jour, la crise éclate…

Chez Pygmalion, Robin Hobb a publié la série de La Citadelle des Ombres *(*L'Assassin royal*) et celle des* Aventuriers de la mer.

Studio de création Flammarion 07-I Illustration : Christophe Vacher

Pygmalion

LE CAVALIER RÊVEUR

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

La Déchirure (t. 1)

L'ASSASSIN ROYAL

L'apprenti assassin (t. 1)
L'assassin du roi (t. 2)
La nef du crépuscule (t. 3)
Le poison de la vengeance (t. 4)
La voie magique (t. 5)
La reine solitaire (t. 6)
Le prophète blanc (t. 7)
La secte maudite (t. 8)
Les secrets de Castelcerf (t. 9)
Serments et deuils (t. 10)
Le dragon des glaces (t. 11)
L'homme noir (t. 12)
Adieux et retrouvailles (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :

LA CITADELLE DES OMBRES *, **, *** et ****.

LES AVENTURIERS DE LA MER
Le vaisseau magique (t. 1)
Le navire aux esclaves (t. 2)
La conquête de la liberté (t. 3)
Brumes et tempêtes (t. 4)
Prisons d'eau et de bois (t. 5)
L'éveil des eaux dormantes (t. 6)
Les Seigneurs des trois règnes (t. 7)
Ombres et flammes (t. 8)

Les trois premiers tomes ont été regroupés en un volume :

L'ARCHE DES OMBRES *

Extrait de la publication

ROBIN HOBB

LE CAVALIER RÊVEUR

Le Soldat chamane

**

roman

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré

Pygmalion

Extrait de la publication

Titre original :
SHAMAN'S CROSSING
(The soldier son trilogy – Livre I)
(Seconde partie)

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

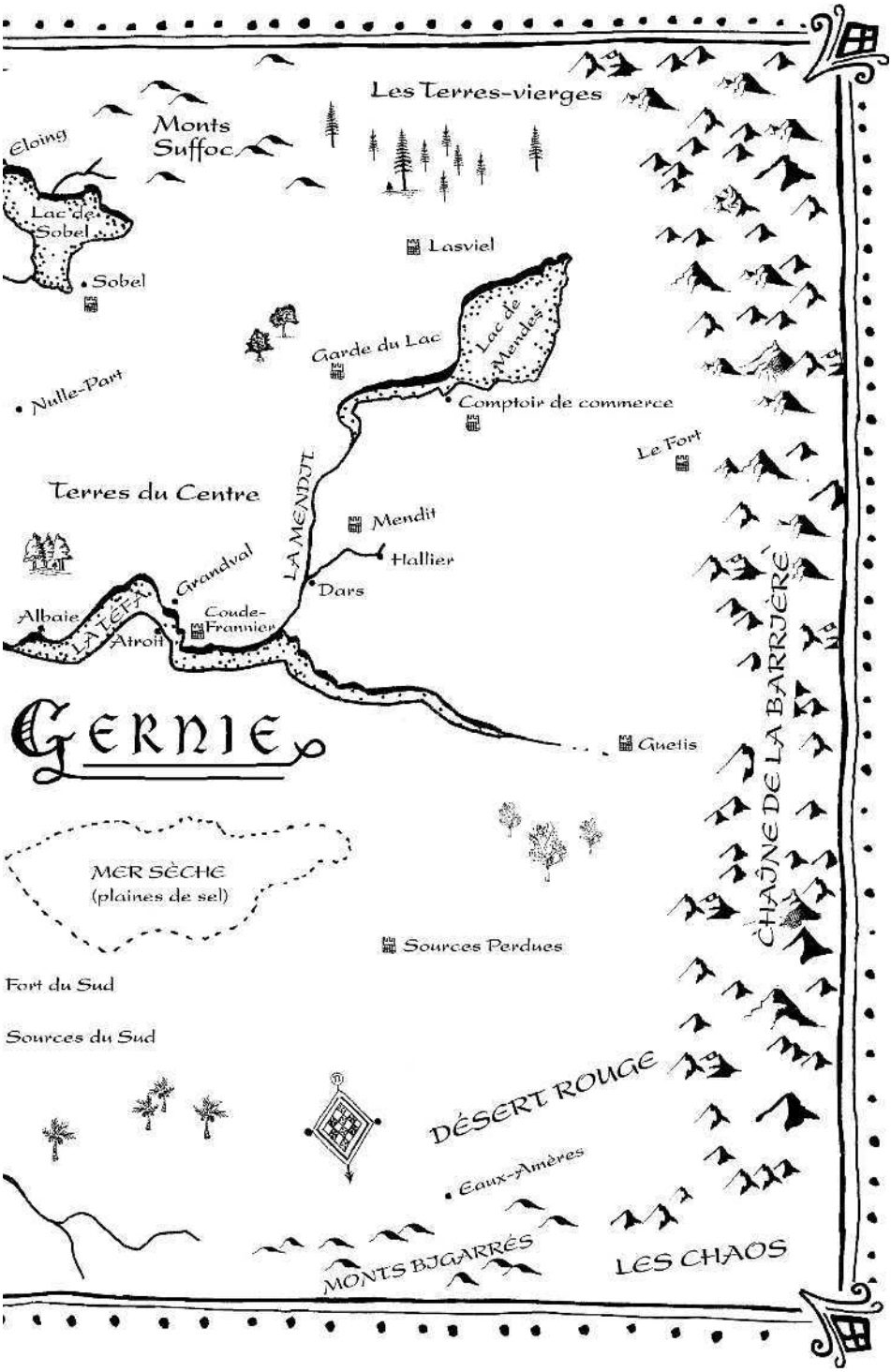
L'édition originale est parue aux États-Unis chez Eos, une marque de Harper Collins Publishers.
© 2005, Megan Lindholm
© 2007, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française
ISBN 978-2-7564-0596-4
Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

A Caféine et Sucre,
mes compagnons de longues nuits d'écriture

Extrait de la publication

Extrait de la publication


Les Terres-vierges
Monts Suffoc
Eloing
Lac de Sobel
Sobel
Lasviel
Lac de Mendes
Garde du Lac
Nulle-Part
Comptoir de commerce
Le Fort
Terres du Centre
LA MENDIT
Mendit
Hallier
Grandval
Dars
Albaie
LA TÉFA
Coude-Frannier
Atroit
GERNIE
Guelis
CHAÎNE DE LA BARRIÈRE
MER SÈCHE
(plaines de sel)
Sources Perdues
Fort du Sud
Sources du Sud
DÉSERT ROUGE
Eaux-Amères
MONTS BIGARRÉS
LES CHAOS

1

Bessom Gord

J'ABORDAI MON TROISIÈME MOIS D'ECOLE avec l'espoir que ma vie suivrait désormais un cours prévisible. L'initiation était derrière nous et j'avais survécu à la première élimination ; au choc de cette expérience succéda une période d'accablement à laquelle aucun d'entre nous n'échappa. Mais cette humeur se dissipa bientôt, car des jeunes gens ne peuvent pas rester longtemps en proie à la tristesse ; résolus à laisser ce pénible épisode au passé, nous nous tournâmes tous vers l'avenir de notre scolarité. J'avais des notes supérieures à la moyenne dans toutes les disciplines et je brillais particulièrement en génie militaire. Lorsque Carsina rendait visite à ma sœur, elle en profitait pour m'envoyer un billet empreint de tendresse ; j'appréciais la compagnie de mes amis, et mes problèmes se limitaient à des crises occasionnelles de somnambulisme et à une reprise de croissance à cause de laquelle je commençais à me sentir à l'étroit dans mes bottes neuves. L'hiver approchait ; les journées cristallines au froid mordant alternaient avec des ciels bouchés et des averses glacées, et notre salle d'études nous paraissait presque douillette quand nous nous réunissions le soir au coin du feu pour faire nos devoirs.

Le Conseil des seigneurs, qui se tint ce mois-là, m'apporta une double déception. Toutes les patrouilles, nouvelles et

Extrait de la publication

anciennes, rivalisaient entre elles lors des exercices de monte pour avoir le privilège de participer au défilé d'honneur qui accueillerait les nobles à Tharès-la-Vieille, mais les Cavaliers de Carnes ne furent pas choisis. Certes, en tant que première année, nous n'avions guère de chance que la fortune nous sourît, mais cela ne nous avait pas empêchés d'espérer cette distinction. Ma seconde désillusion fut d'apprendre que mon père ne viendrait pas assister au Conseil cette année à cause de difficultés urgentes sur le domaine : apparemment, nos Bejawis sédentarisés volaient du bétail à l'un de nos voisins et ne comprenaient pas ce que mon père avait à redire à cette pratique ; il devait donc rester pour régler l'affaire à la fois avec les Nomades et l'éleveur mécontent.

J'enviais mes condisciples qui recevraient la visite de leur père et de leur frère aîné ou d'autres parents venus à Tharès-la-Vieille pour l'assemblée. Nous bénéficierions de plusieurs jours de congé afin de profiter de nos proches, mais nous n'avions pas tous des invitations. Gord aurait le bonheur de voir les siens, tout comme Rory ; les pères de Nat et Kort faisaient le voyage ensemble et amenaient leur famille pour un bref séjour dans la capitale ; les deux amis se grisaient de la perspective de revoir leurs bien-aimées, si brèves et sévèrement surveillées que dussent être leurs entrevues. Trist avait un oncle installé à Tharès et il se rendait souvent chez lui, mais il ne se tenait plus de joie à l'idée de partager ses repas avec son père et son frère aîné ; l'oncle en question avait convié les pères de Nat et Kort à dîner le septdi suivant, et les trois élèves concernés savouraient à l'avance la convivialité du repas. Les parents d'Oron et Caleb ne devaient pas assister à la réunion du Conseil, mais la tante du premier habitait la capitale et avait invité son neveu et son ami à passer leurs vacances chez elle. Bien née, elle n'en menait pas moins un style de vie excentrique : elle avait épousé le fils cadet d'un noble, musicien, et le couple était réputé dans toute la cité pour les soirées musicales qu'il organisait. Aussi Oron et Caleb se réjouissaient-ils à l'avance, certains d'une rupture animée

Extrait de la publication

dans la routine scolaire. Spic, lui, n'avait pas la moindre chance de voir aucun membre de sa famille, à cause du trajet, trop éprouvant et onéreux. Aussi lui et moi, délaissés et lugubres, nous apprêtions-nous à passer quelques jours seuls au dortoir, en nous bornant à rêver de grasses matinées et à espérer obtenir la permission d'aller faire du lèche-vitrines en ville ; je devais encore tenir ma promesse d'acheter des boutons et de la dentelle pour ma sœur.

A mesure que la date d'ouverture du Conseil approchait et que les nobles, nouveaux et anciens, affluaient vers Tharès-la-Vieille, leurs antagonismes politiques devenaient de plus en plus présents dans la presse et dans notre Ecole ; les frictions qui s'étaient atténuées entre fils d'aristocrates de souche et ceux de fraîche date réapparurent sous des formes insidieuses et déplaisantes. Le Conseil avait plusieurs décisions à prendre qui soulèveraient des débats houleux, et, malgré ma volonté arrêtée de ne pas m'en préoccuper, je savais, par l'osmose à laquelle me contraignait la promiscuité avec mes camarades, que l'une d'elles portait sur la façon dont le roi comptait trouver les fonds pour continuer la construction de sa route et de ses forts en extrême-orient ; j'avais aussi vaguement conscience d'un profond désaccord à propos d'un impôt dont la recette, selon les anciens nobles, leur revenait par tradition et dont le roi réclamait à présent un pourcentage. Bien qu'on ne parlât pas de politique en classe, les discussions de couloir ne manquaient pas et certaines prenaient une tournure animée. Les sujets dont elles traitaient me paraissaient compliqués et, comme elles n'avaient absolument aucun rapport avec le métier de soldat, je n'y prêtais pas attention ; en revanche, les fils d'aristocrates de souche semblaient regarder ces questions comme autant d'affronts personnels et allaient répétant : « Le roi va ruiner nos familles avec cette route qui ne va nulle part ! » ou : « Il va se servir de ses petits seigneurs des batailles pour faire voter une loi qui lui donnera le droit de nous dépouiller de nos revenus. » Comme nous n'appréciions pas d'entendre qualifier nos pères de « petits », la

Extrait de la publication

mésentente renaissait, et elle grandissait à mesure qu'approchait la fin de la semaine, car nombre d'élèves attendaient avec impatience de dormir ailleurs que dans le dortoir pour la première fois depuis la rentrée. Les plus chanceux pourraient quitter l'Ecole dès le cinqdi après-midi et rester avec les leurs jusqu'au septdi soir.

Ce tridi-là, nous pensions tous à ces vacances proches quand nous nous présentâmes au réfectoire pour le déjeuner. La règle voulait que les premiers arrivés fussent les premiers servis, en ce sens que chaque patrouille arrivant avait le droit de faire la queue pour entrer ; affamés mais astreints au silence et au calme, nous avions l'impression qu'elle n'en finirait jamais. Nous n'avions même pas le droit de voûter les épaules : il fallait toujours garder une pose correcte. Ce jour-là, il soufflait un vent glacial et le grésil qui nous frappait virait à la neige humide ; aussi accueillîmes-nous avec contrariété l'ordre que nous donna brusquement le caporal Dente de nous écarter pour laisser passer une autre patrouille. Mécontents, nous eûmes toutefois le bon sens de nous taire, sauf Gord. « Mon caporal, pourquoi ont-ils la priorité sur nous ? » demanda-t-il d'un ton presque plaintif.

Dente se tourna vivement vers lui. « Depuis le temps, vous devriez savoir qu'on ne donne pas du "mon" à un caporal ! De toute manière, vous n'avez pas à m'adresser la parole dans les rangs ; ne parlez que si on vous interroge. »

Proprement mouchés, nous nous tînmes cois. Les oreilles commençaient à me brûler sous les rafales glacées, mais je me répétais que je pouvais le supporter. Cependant, lorsqu'une deuxième patrouille nous doubla pour faire la queue, Rory ne put s'empêcher de marmonner : « Alors, on doit crever de faim sans rien dire ? Sans même avoir le droit de demander pourquoi ? »

Dente bondit sur lui. « Mais c'est incroyable ! Deux blâmes pour Gord et vous pour avoir parlé dans les rangs. Et, puisqu'il vous faut une explication, je vais vous la donner : ces élèves sont des deuxième année du bâtiment Castrie.

— Et alors ? Ça les creuse plus que nous ? » Au lieu de le réduire au silence, les punitions suscitaient la rébellion chez Rory ; il continuerait à relever la tête tant qu'il n'aurait pas reçu de réponse satisfaisante, même s'il devait récolter une dizaine de blâmes. Espérant ne pas avoir à partager ses sanctions, je commis l'erreur de secouer la tête.

« Deux blâmes de plus pour vous, et un pour Burvelle qui vous soutient dans votre insubordination ! L'un d'entre vous a-t-il seulement lu la brochure qu'on vous a remise, *Présentation des bâtiments de l'Ecole royale de cavalla* ? »

Comme il s'y attendait, tout le monde resta muet. « Personne, naturellement ! Je ne sais même pas pourquoi j'ai posé la question : je constate chaque jour un peu plus que vous en avez fait le moins possible pour vous préparer à cette année. Eh bien, je m'en vais vous éclairer : Castrie est réservé aux fils de la noblesse la plus ancienne et la plus révérée ; ils descendent du cercle des premiers chevaliers anoblis par le roi Crovag et qui ont fondé le Conseil des seigneurs. Retenez ce que je viens de vous dire, ça vous évitera nombre de faux pas à l'avenir. Les élèves de ce bâtiment attendent et méritent que vous leur manifestiez un respect particulier ; marquez-le-leur ou bien ils l'exigeront de vous. »

Chez les élèves qui m'entouraient, je perçus à la fois de l'incompréhension et une colère prête à éclater, et, comme à plusieurs reprises par le passé, je me demandai pourquoi nous ne bénéficiions pas d'un bâtiment à nous. Les première année de la nouvelle noblesse étaient logés au dernier étage de Carnes ou dans les combles glacés de Skeltzine, les deuxième et troisième année très à l'écart, à Charpe, tannerie reconvertie qui suscitait les plaisanteries de tous les élèves : il avait atteint un tel point de décrépitude que, plus que de simples problèmes d'inconfort, il présentait des risques d'écroulement ; pourtant, jusque-là, j'avais accepté cette situation sans guère y accorder de réflexion. A l'opposé, Castrie offrait l'exemple d'un bâtiment neuf et moderne, avec salles de bain, eau courante et poêles à charbon ;

Extrait de la publication

pourtant, autant que n'importe qui, les troisième année de la nouvelle aristocratie avaient assurément droit à des conditions de logement similaires. Nous, les nouveaux, ressentions toujours comme une tentation moqueuse la liberté et le confort qui nous attendaient l'année du brevet ; mais, peu à peu, il m'apparaissait que les fils de la nouvelle noblesse n'auraient jamais droit à ce luxe : l'humilité dans laquelle on tenait les première année, que j'acceptais parce que je la croyais partagée par tous les élèves, sans distinction d'origine, se révélait pérenne, et je devais m'attendre à la subir au moins pendant toutes mes études à l'Ecole. Avec une sensation de malaise, je distinguai soudain toutes les frontières invisibles établies pour nous séparer selon différents niveaux de privilège. Pourquoi ne nous donnait-on pas des officiers de notre propre caste s'il existait de tels écarts à l'intérieur même de l'aristocratie ? Et si l'on nous imposait une telle ségrégation à l'Ecole, quel avenir cela laissait-il augurer pour nous lors de nos premières affectations ?

Tandis que je m'absorbais dans ces réflexions, Dente nous maintint en retrait et laissa une troisième patrouille nous dépasser afin de bien marquer son autorité sur nous. Nous nous gardâmes de tout commentaire et il nous permit enfin de nous joindre à la file d'attente.

Une fois installés et servis, nous eûmes le droit de bavarder entre nous ; on nous avait accordé récemment ce privilège, alors que nos échanges devaient se limiter jusque-là à demander poliment qu'on passe les plats. Le caporal Dente, que son devoir obligeait à partager nos repas et à nous surveiller, ne s'en réjouissait nullement, à l'évidence, et tendait à interrompre nos conversations à la moindre occasion, mais, depuis peu, d'un commun accord, nous refusions de nous laisser intimider par ses interventions. Ce jour-là, toutefois, j'avais trop faim et trop froid pour songer à défier davantage son autorité ; les mains autour d'une chope de café brûlant, je savourais simplement la sensation de la chaleur qui les envahissait.

Ce fut Gord qui, sans réfléchir, relança le sujet sensible en passant le pain à Spic. « Je croyais que tous les élèves entraient

Extrait de la publication

à l'Ecole sur un pied d'égalité, avec des chances d'avancement égales. »

Il ne s'adressait à personne en particulier, mais Dente saisit la remarque au vol comme un molosse happe un lapin ; il poussa un soupir désespéré. « On m'avait prévenu que vous n'étiez qu'une bande d'ignorants, mais je pensais qu'un simple raisonnement logique vous aurait ouvert les yeux : comme vos pères appartiennent à une noblesse inférieure conférée par décret, vous vous trouvez au dernier échelon de l'aristocratie du commandement, les plus mal placés pour accéder à des postes importants. Certes, si vous achevez vos trois années d'Ecole, vous entamerez vos carrières militaires avec le grade de lieutenant, mais rien ne garantit que vous le dépasserez ni même que vous le garderez. Je n'ai pas à prendre de gants avec une engeance comme la vôtre : beaucoup regardent votre présence parmi nous comme déplacée. Sans l'anoblissement que vos pères ont glané au combat, vous vous enrôleriez dans la piétaille – ne me dites pas que vous ne le savez pas ! Nous vous tolérons parce que le caprice du roi nous y contraint, mais n'espérez pas que nous baissions pour vous nos critères de réussite scolaire ni de bonne conduite. »

Le caporal Dente acheva sa diatribe le souffle court et se rendit compte alors que, malgré notre appétit féroce, nul d'entre nous ne bougeait plus. Gord était écarlate, Rory crispait les poings de part et d'autre de son assiette, et une tension effrayante faisait trembler les épaules de Spic. Le premier, Trist retrouva la parole, mais toute son élégance et son laconisme habituels avaient disparu ; il parcourut la tablée des yeux et croisa le regard d'autant d'entre nous que possible afin de bien marquer qu'il s'adressait à nous tous, non à Dente. Tout d'abord, on put croire qu'avec délicatesse il essayait de changer de conversation. « Le fils d'un fils militaire est militaire avant d'être fils. » Puis il but une gorgée de café avant d'ajouter : « Le second fils d'un noble est aussi fils militaire ; mais peut-être ces fils militaires-là sont-ils nobles avant d'être militaires – du moins l'ai-je entendu

dire. Peut-être le dieu de bonté équilibre-t-il ainsi les avantages de la naissance : certains reçoivent le don de ne jamais oublier leur haut rang, d'autres d'avoir l'armée dans le sang. Pour ma part, je préfère me voir d'abord comme fils de militaire et ensuite seulement comme fils d'un puîné militaire. Et ceux qui font passer leur noblesse en priorité ? Eh bien, m'a-t-on encore dit, beaucoup meurent au combat, incapables de comprendre qu'il faut d'abord apprendre à se battre comme un soldat avant de se pomponner comme un aristocrate. »

Il n'y avait rien d'humoristique dans ces propos ; mon père lui-même me les avait tenus et je les avais jugés sages, non spirituels. Pourtant, nous éclatâmes tous de rire, Rory allant jusqu'à frapper la table du dos de sa cuiller pour manifester son enthousiasme. Dente ne partageait pas notre hilarité : il blêmit puis devint rouge pivoine. « Des soldats ! fit-il d'un ton venimeux. Vous n'êtes bons qu'à ça, tous autant que vous êtes : devenir des soldats !

— Et qu'y a-t-il de mal à ça ? » demanda Rory d'un ton agressif.

Sans laisser à Dente le temps de répondre, Gord tenta d'apaiser la discussion. « Les Ecritures nous enseignent qu'il en va de même pour vous, caporal, dit-il d'un ton posé. N'êtes-vous pas un second fils, destiné à servir dans l'armée ? Elles disent aussi : "Que chacun se satisfasse de la place que lui a donnée le dieu de bonté et remplisse son rôle avec application et bonheur." » Gord possédait un talent de comédien exceptionnel ou bien il croyait vraiment à ce qu'il disait.

Une fois de plus, le rouge monta aux joues de Dente. « Vous, un militaire ! s'exclama-t-il d'un ton empreint de mépris. Je sais la vérité sur vous, Gord : né troisième, vous deviez devenir prêtre. Mais regardez-vous ! Qui pourrait imaginer une seconde que votre naissance vous destinait aux armes ? Gras comme un porc et mieux fait pour prêcher que pour brandir un sabre au combat ! Pas étonnant que vous me lanciez les Ecritures à la tête : ce sont elles que vous deviez étudier, pas l'art de la guerre ! »

Extrait de la publication

L'autre resta bouche bée, ses grosses joues soudain pendantes, ses yeux ronds écarquillés. L'accusation de Dente constituait une grave insulte non seulement pour l'intéressé mais pour toute sa famille ; si elle s'avérait, quel scandale !

Gord le savait ; son statut parmi nous ne tenait que par un fil. Il ne regarda pas le caporal mais parcourut la tablée des yeux. « Ce n'est pas vrai ! déclara-t-il avec feu. Et c'est cruel de soulever ce sujet devant moi ! J'avais un jumeau et, comme la grossesse de ma mère avait pris des proportions énormes, on avait appelé un prêtre en plus du médecin pour notre naissance. L'accoucheur a dû ouvrir le ventre de notre mère pour nous extraire. Il a sorti d'abord mon frère, petit, le visage bleui et sans vie ; moi, en revanche, j'étais en bonne santé, vigoureux, et le prêtre, étant donné ma taille et ma robustesse, m'a déclaré l'aîné des deux nouveau-nés. Mon infortuné petit frère, mort avant d'avoir respiré son premier souffle, aurait dû entrer dans les ordres, et mes parents se demandent encore aujourd'hui pourquoi le dieu de bonté leur a refusé un fils prêtre ; mais ils se sont soumis à sa volonté, tout comme moi. J'ai accepté le joug qu'il a placé sur moi, j'ai intégré l'Ecole et je jure de le servir comme l'exige mon destin ! »

Malgré son ton véhément, je me demandai soudain si, libre de choisir sa voie, Gord n'aurait pas décidé autrement. En tout cas, son physique balourd ne donnait pas l'impression que le dieu de bonté le destinait au métier des armes. Le prêtre avait-il pu se tromper sur l'âge relatif des jumeaux ? Je connaissais assez bien l'élevage pour savoir que, quand une brebis met bas deux petits, le plus solide ne sort pas toujours le premier. Je pense que je ne fus pas le seul à nourrir brusquement un doute insidieux sur le droit de Gord à se trouver parmi nous.

Il s'en rendit compte et s'efforça de nous convaincre : « Ma famille ne contrevient pas aux lois du dieu de bonté : un autre frère m'est né par la suite, mais mon père ne l'a pas désigné fils prêtre en remplacement de mon jumeau ; non, Garin deviendra l'artiste de notre fratrie. Malgré le désir de mon père d'avoir un

Extrait de la publication

fils dans les ordres, le dieu de bonté ne lui en a pas accordé, et mes parents obéissent à sa volonté. »

Un silence suivit ces paroles : à l'évidence, certains d'entre nous s'interrogeaient encore, et le caporal Dente sourit d'un air mauvais, ravi d'avoir semé le doute parmi nous. S'il s'en était tenu là, je pense qu'il aurait conservé une grande partie de son autorité sur nous – mais il poussa le bouchon trop loin. « Cinq blâmes de plus pour chacun des élèves de la table pour s'être raillé de moi tout à l'heure. Un subalterne ne doit jamais rire d'un supérieur. »

Certains d'entre nous en auraient jusqu'au coucher du soleil à effectuer leurs tours de terrain, et nous le savions. Je fumais contre le petit despote, mais je baissai les yeux et me tus. En face de moi, Kort prit sa fourchette et se mit à manger ; il avait raison : si nous n'avions pas terminé quand on nous donnerait l'ordre de quitter les tables, nous resterions tout l'après-midi le ventre vide. Les uns après les autres, nous attaquâmes le déjeuner. Mon appétit, vorace quelques instants plus tôt, avait disparu, et je mangeais par raison, non par faim. Dente nous parcourut du regard et jugea sans doute qu'il nous avait convenablement mouchés ; il venait d'avaler une cuillerée de soupe quand Spic, à ma grande stupéfaction, prit la parole.

« Caporal Dente, je n'ai pas souvenir qu'aucun d'entre nous se soit moqué de vous. Nous avons ri d'une remarque de monsieur Trist, mais vous ne pouvez pas croire que vous étiez l'objet de notre risée, n'est-ce pas ? » Il avait posé la question le visage grave et ouvert. Son sérieux prit l'autre au dépourvu ; il resta un moment à dévisager Spic, fouillant manifestement sa mémoire en quête de l'insulte dont il s'était senti visé.

« Vous avez ri de manière offensante, déclara-t-il finalement. Ça me suffit. »

Il se produisit alors un événement étrange : Spic et Trist échangèrent un regard, et j'eus presque pitié du jeune sous-officier à cet instant car je compris soudain que, sans le savoir, il venait de provoquer une alliance entre les deux rivaux. Avec

Table

1. Bessom Gord 11
2. Cousine Epinie 59
3. Spiritisme 77
4. Promenade dans le parc 99
5. Tibre 129
6. Accusations 157
7. Intervention 179
8. Traversée 203
9. Carnaval 231
10. Déshonneur 257
11. La peste 283
12. Défense 319

Extrait de la publication

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : L01EUCNFD0840N001
Dépôt légal : janvier 2007

Extrait de la publication